

LES
FRIVOLITÉS
PARISIENNES

L F P



REVUE
DE PRESSE

CLASSICA

OPERA
magazine

scènes
magazine

CONCERT
CLASSIC
com
la musique classique,
vivante

FORUMOPERA.COM
LE MAGAZINE DU MONDE LYRIQUE

REGARDENCULISSE.COM

ConcertoNet.com

À VOIX HAUTE

PAR BENOÎT DUTEURTRE



Retour de Normandie

En ce début 2019, le meilleur spectacle musical ne s'est pas donné à l'Opéra, ni même à Favart, qui sait pourtant offrir de

bonnes surprises, mais sur la scène de La Nouvelle Ève, cabaret montmartrois dont la décoration kitsch rappelle le temps des revues déshabillées qui s'y produisaient dans les Années folles. Les 11 et 12 février, la compagnie Les Frivolités parisiennes y présentait l'opérette *Normandie*, créée en 1936 aux Bouffes-Parisiens sur une musique de Paul Misraki, un livret d'Henri Decoin et des paroles d'André Hornez. Et cette pièce vivante, drôle, enlevée, a conquis un public enthousiaste de tous âges en ranimant pour lui un monde oublié. Tout y était : un livret cocasse se déroulant à bord du célèbre paquebot ; des histoires de séduction délicieusement immorales ; des tubes irrésistibles comme le fameux *Ça vaut mieux que d'attraper la scarlatine* ; une troupe enjouée, combinant talents théâtraux et musicaux ; une mise en scène fidèle à l'esprit d'un temps qui n'a nul besoin d'être transposé pour se faire comprendre... Certes, le petit plateau de La Nouvelle Ève demandait quelques accommodements pour accueillir cette production donnée d'abord sur la scène du Théâtre impérial de Compiègne. Mais le metteur en scène Christophe Mirambeau s'en est arrangé avec habileté, comme Les Frivolités parisiennes savent s'arranger de tout pour nous enchanter – elles qui n'ont ni salle ni subventions, mais qui apportent depuis quelques années le plus salubre renouveau à la vie musicale.

Honneur, donc, à cette compagnie fondée par deux instrumentistes – le clarinetiste Mathieu Franot et le bassoniste Benjamin El Arbi – qui nous invite à redécouvrir le répertoire lyrique léger des XIX^e et XX^e siècles avec autant de fraîcheur que d'exigence artistique. La plus singulière nouveauté de ce *Normandie* se situait d'ailleurs du côté de l'orchestre, tant on avait l'impression d'entendre

Puis l'opérette ranima pour nous un monde oublié

une de ces formations de music-hall qui fleurissaient dans la capitale française entre les deux guerres et que l'on distingue en arrière-plan des vedettes de l'époque. Nous les avons enfin retrouvés, ces arrangements de cuivres, ces orchestrations spirituelles, ces rythmiques efficaces et cette joie de vivre communicative qui électrisait les musiciens disposés sur scène comme un big band. Les Américains avaient déjà accompli un tel travail pour leurs

comédies musicales (en témoignent les enregistrements de Gershwin chez Nonesuch). Voilà qui manquait en France pour nous rappeler combien Paris fut, jusqu'en 1940, la capitale de la musique légère, la Babylone des refrains souriants, avec son abondance de théâtres où se donnaient chaque soir des dizaines de spectacles chantants.

Honneur également à Christophe Mirambeau, qui connaît ce répertoire mieux que personne et s'évertue à le faire revivre en montant revues et opérettes. Sa rencontre avec Les Frivolités parisiennes nous avait déjà valu de belles heures. Mais la production de *Normandie* est une nouvelle étape qui restitue pleinement cette bonne humeur cultivée, à tort ou à raison, par les artistes français des années 1930 : en l'occurrence Misraki, le si talentueux compositeur de Ray Ventura (il avait suivi les leçons de Charles Koechlin), André Hornez, son complice parolier de refrains inoubliables, et Henri Decoin, aussi habile librettiste que réalisateur de cinéma. Nous étions donc heureux, en ce début février, sous les angelots nus de La Nouvelle Ève, que Paris recouvre ses couleurs – malheureusement oubliées dans

les théâtres de boulevard désertés par la musique, comme dans les théâtres municipaux. Dans une cité moins amnésique, Mirambeau et les Frivolités disposeraient d'une scène permanente pour faire vivre ce patrimoine et enchanter un vaste public. Leur merveilleux sens de la débrouillardise, soutenu par le Théâtre impérial de Compiègne, aura sauvé l'honneur de la capitale. ♦

est écrivain.
Son dernier ouvrage,
En marche!, est paru
chez Gallimard.

COMPIÈGNE
Théâtre Impérial,
7 février

Normandie
Misraki

<i>Mylène Bourbeau (Betty)</i>	<i>Jeff Broussoux (Jim)</i>
<i>Marion Tassou (Barbara)</i>	<i>Denis Mignien (Ralph)</i>
<i>Caroline Michel (Margaret)</i>	<i>Richard Delestre (John)</i>
<i>Sandrine Buendia (Catherine)</i>	<i>Patrick Laviosa (dm)</i>
<i>Guillaume Paire (Roland)</i>	<i>Christophe Mirambeau (ms)</i>
<i>Pierre Babolat (Georges)</i>	<i>Casilda Desazars (dc)</i>
<i>Guillaume Beaujolais (Petit Louis)</i>	<i>Fouad Souaker (l)</i>
<i>Halidou Nombre (Victor)</i>	<i>Bernard Martinez (v)</i>
<i>Guillaume Durand (Le Pasteur)</i>	<i>Caroline Roëlands (ch)</i>

Célébre pour ses musiques de films, Paul Misraki (1908-1998) en a composé cent quatre-vingts : des années 1930 aux années 1990, il a travaillé avec Luis Buñuel et Orson Welles, en passant par Pierre Chenal et Claude Chabrol. Côté chansons, compositeur-arrangeur-pianiste pour Ray Ventura et ses Collégiens, il a été aussi interprété par Édith Piaf, Suzy Delair, Georges Brassens, Henri Salvador...

Normandie, « comédie musicale » en deux actes, créée aux Bouffes-Parisiens, en 1936, était tombée dans l'oubli. Un grand bravo, donc, au Théâtre Impérial de Compiègne et à la compagnie des Frivolités Parisiennes pour avoir redonné vie à une œuvre aussi amusante, dans une version, de surcroît, en tous points réussie !

L'Orchestre des Frivolités Parisiennes est réparti sur deux niveaux en fond de scène, chaque instrumentiste arborant, comme il se doit, une coiffure à pompon rouge. Le directeur musical, Patrick Laviosa, assis au piano, est vêtu d'un superbe uniforme d'amiral. Les

solistes évoluent sur le devant de la scène, où s'étalent des lettres géantes composant le mot NORMANDIE, qui, au fil des péripéties, devient AMOR, pour finir... en END.

Ayant à habiller des chanteuses toutes jeunes et jolies, Casilda Desazars a pris plaisir à imaginer des robes fluides du meilleur goût 1930, qui embellissent encore ces dames. De leurs

**Ne manquez pas
l'embarquement, la croisière
s'amuse !**

voix fraîches, les interprètes lancent les chansons, dont les paroles, signées André Hornez, regorgent de doubles sens et de sous-entendus grivois à la mode de l'époque. Pleine d'entrain et de peps, la partition donne aux Frivolités Parisiennes l'occasion de s'amuser, et même de se déchaîner : à la fin, les instrumentistes descendent sur scène pour se lancer dans une danse endiablée !

À bord du *Normandie*, paquebot de luxe qui

Mylène Bourbeau et Guillaume Paire dans *Normandie*.



CASILDA DESAZARS

COMPTES RENDUS

À la scène

va du Havre à New York, histoires de cœur et d'argent s'entrecroisent. Le livret d'Henri Decoin, cinéaste débutant avec des comédies jouées par sa femme Danielle Darrieux, est très astucieux. Grâce à la mise en scène de Christophe Mirambeau, pleine d'imagination et de fantaisie, le rythme est à l'*allegretto* ; les interprètes sont au diapason, se délectant de lancer des pointes : « *Il est assez moche pour être reconnaissable !* »

Sandrine Buendia est superbe en Catherine,

la femme fatale. Ingénue en robe rose, la Margaret de Caroline Michel s'amourache d'un liftier. Elle aussi à marier, la Betty de Mylène Bourbeau se lamente : « *Je suis Ophélie !* » Incarné par Guillaume Paire, Roland, le professeur de gymnastique, affole ces dames, tandis que le cocasse Guillaume Durand donne vie au Pasteur, qui redoute d'avoir été vu au *Sphinx*, une célèbre maison close.

Tout cela est agrémenté de duos et de trios

pétulants. La soirée atteint un sommet avec la chanson *Ça vaut mieux que d'attraper la scarlatine*, que le public aux anges scande par ses applaudissements.

Ce spectacle savoureux n'a été donné que trois fois : une à Compiègne, et deux (en version réduite) à Paris, à La Nouvelle Ève. Heureusement, pour la saison 2020-2021, il partira en tournée : ne manquez pas l'embarquement, la croisière s'amuse !



Par Pierre René Serna | Scènes Magazine (Suisse) n°311 | Avril 2019

Normandie fait escale

Incursion dans le domaine de l'opérette années 1930, *Normandie* ressort de l'oubli à l'historique salle du Théâtre Impérial de Compiègne (au nord de la région parisienne, dans le château tout aussi historique de la ville).

La musique est signée Paul Misraki (1908-1998), prolifique auteur en son temps de chansons à succès et de musiques de film. Le livret revient pour sa part à Henri Decoin, lui-même réalisateur de cinéma, avec des paroles d'André Hornez, pour narrer de gentilles rencontres aoureuses lors de la traversée transatlantique du paquebot Normandie, joyau du luxe maritime en son temps. Les chansons sont bien tournées et entraînantes (avec quelques scies devenues célèbres, dont «Ça vaut mieux que d'attraper la scarlatine») dans un ensemble enjoué façon spectacle de revue.

La production est à la charge de la compagnie Les Frivolités Parisiennes, spécialisée dans ce type de répertoire lyrique léger et dont on a déjà apprécié maintes fois le travail, orchestre (18 instrumentistes) et chanteurs (17 solistes) placés sous la direction au piano de Patrick Laviosa. Et tous avec entrain et voix justes, en dépit d'une sonorisation parfois gênante (qu'explique la présence de l'orchestre essentiellement de vents sur le plateau); dont, entre autres, Mylène Bourbeau, Marion Tassou, Sandrine Buendia, Guillaume Paire ou Pierre Babolat.

Christophe Mirambeau conçoit une mise en scène affriolante, comme il se doit, menée tambour battant sans temps morts.

Et c'est à ce même Mirambeau que l'on doit cette resurrexion, avec un inestimable travail de reconstitution d'une partition oubliée depuis sa création en 1936. Pour un résultat entous points digne de ce méritoire effort.



la musique classique,
vivante

Joyeuse traversée

Par Alain Cochard | lun 11 Février 2019 |

Etonnant parcours que celui de Paul Misraki (1908-1998) ! Issu d'une famille juive séfarade, ce fils d'employé d'une compagnie d'assurances naît à Constantinople et passe ses premières années à Bucarest, avant de débarquer à Paris en 1917. Peu enclin à suivre l'exemple professionnel de son père, il se dirige vers la musique et prend bientôt des cours d'harmonie et de contrepoint auprès de Charles Koechlin. L'amitié avec Ray Ventura, rencontré sur les bancs du lycée Janson de Sailly, le pousse à suivre celui-ci dans l'aventure des Collégiens comme compositeur-arrangeur-orchestrateur. Une active carrière commence, dans le domaine de la chanson (« Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux ? » ; « Tout va très bien Madame la marquise », etc.), de l'opérette et de la comédie musicale, mais surtout – une fois revenu de l'exil latino-américain des années d'occupation – de la musique de film (185 partitions en tout !), pour des réalisateurs tels que Clouzot, Allégret, Welles, Godard, Melville, Chabrol et bien d'autres. Une existence qui aurait pu prendre un tout autre tour si Misraki, catholique fervent, avait préféré le monastère à la musique ...

Musicologue et metteur en scène, formidable connaisseur du répertoire de l'opérette et de la comédie musicale, Christophe Mirambeau rêvait depuis très longtemps de monter *Normandie*, opérette en deux actes, créée avec succès le 3 octobre 1936 aux Bouffes-Parisiens. Avec la rigueur qu'on lui sait, il a d'abord entrepris un patient travail de reconstitution du conducteur avant de se mettre au travail avec les Frivolités Parisiennes, compagnie qu'il connaît bien pour avoir déjà monté avec elle deux partitions de Maurice Yvain : *Yes !* et *Gosse de riche* – deux pleines réussites !

L'entre-deux-guerres fut une époque faste pour les transatlantiques ; c'est à bord du célèbre paquebot lancé en 1932 que le librettiste Henry Decoin (qui collabore avec le parolier André Hornez) situe l'action de *Normandie*. Jim, Ralph et John, trois milliardaires américains – dont l'un vient d'acheter une église auvergnate ! – sont de retour vers New-York, accompagnés de leurs trois filles. A bord, trois jeunes hommes en pincent chacun pour l'une d'entre elles : Roland, passager clandestin, a jeté son dévolu sur Betty, Georges, prof de culture physique (en charge des kilos superflus de Ralph), sur Margaret, et P'tit Louis, le radiotélégraphiste, sur Barbara.

Ajoutez à ce joli monde, une aventurière (Catherine), un barman (Victor), un pasteur, dont les frasques de jeunesse ont laissé quelques souvenirs à Paris ..., et sa mère, secouez : vous obtenez la trame d'un argument plein de rebondissements. Nos trois amoureux ne sont pas d'une condition sociale leur permettant de prétendre à la main de leur belle, mais – happy end – ils l'obtiendront finalement ! Entre temps, la joyeuse traversée nous aura valu un peu plus de deux heures bien équilibrées entre les dialogues et une musique irrésistible d'entrain et de rythme (avec à l'acte II, le célèbre « Tout ça vaut mieux que d'attraper la scarlatine » et ses croustillants couplets).

Christophe Mirambeau, qui aime la partition autant qu'il la comprend avec la culture historique requise (ne comptez pas sur lui pour les lourdes plaisanteries-références à l'actualité), signe une mise en scène impeccablement réglée où la simplicité le dispute à l'efficacité.

Les musiciens, en tenue de marin, étant installés sur des gradins, partagés par un escalier, en fond de scène, le décor se réduit au mot *NORMANDIE* en grandes lettres blanches (sur roulettes) qui, déplacées par les chanteurs tout au long du spectacle, permettent de composer des mots en rapport avec l'action (*MER*, *MARI*, etc.) et d'imprimer un mouvement incessant (accompagné des belles lumières de Fouad Souaker)

tandis que, projetée au-dessus de l'orchestre, une animation vidéo (de Bernard Martinez et Casilda Desazars, cette dernière signant aussi des costumes parfaitement en situation) apporte poésie et humour sans aucunement encombrer la champ visuel du spectateur.

La présence de l'orchestre sur le plateau a imposé de sonoriser les voix : on s'y accoutume vite tant l'humeur souriante et le peps du spectacle vous happent, sans le moindre temps mort. Pas de risque de ce côté il est vrai avec les chanteurs comédiens réunis ici, à commencer par le savoureux trio de milliardaires formé de Jeff Broussoux (Jim), Denis Mignien (Ralph) et Richard Delestre (John). On ne résiste pas moins au charme et au piquant de leurs filles, interprétées par Mylène Bourbeau (Betty), Caroline Michel (Margaret) et Marion Tassou (Barbara), ni à l'élan de leurs prétendants : Guillaume Paire (Roland), Pierre Babolat (Georges) et Guillaume Beaujolais (P'tit Louis). Plateau parfait jusqu'au bout, que complètent Sandrine Buendia (Catherine), aventurière pleine de chien, Halidou Nombre, tonique barman, Guillaume Durand, fringant pasteur à la vocation idéalement fragile, et Caroline Roëlands, pittoresque mère du précédent – et de surcroît chorégraphe inventive ! Et n'oublions pas le frais quatuor de jeunes filles formé par Amélie Tatti, Tiphaine Chevalier, Servane Brochard et Olivia Pfender.

Avec Patrick Laviosa (chef de chant et directeur musical de la production) au piano, les musiciens des Frivolités Parisiennes montrent une fois de plus leur amour du répertoire ici abordé, avec un fini instrumental irréprochable et un tonus contagieux.

L'« actualisation des codes » de l'opéra-comique et de l'opérette est l'un des objectifs principaux de la compagnie dirigée par Mathieu Franot et Benjamin El Arbi : il est pleinement atteint.

Espérons que *Normandie* – qui, après Compiègne, fait une courte escale parisienne de deux dates en version allégée, adaptée au cabaret la Nouvelle Eve – sera vite de retour sur des scènes où elle pourra retrouver ses dimensions originelles. Une reprise et une tournée s'imposent pour un travail aussi exemplaire de drôlerie, de finesse, de tact aussi.

Normandie, une croisière de première classe

Le mercredi 27 février 2019 | Par Rémy Batteault |

Les Frivolités Parisiennes ont encore frappé fort en exhumant cette comédie musicale truculente et savoureuse des années 30.

« Sur le Normandie, mythique et luxueux paquebot d'entre-deux guerres, une aventurière, un pasteur à claquettes, des milliardaires américains, des filles à marier, des marins amoureux et des amoureux transis, les rivalités de classes revues par la fantaisie, la danse et le jazz. Un spectacle truculent, joyeux et virevoltant. » Telle est l'accroche pour ce spectacle et elle n'est point mensongère.

Christophe Mirambeau, avec toute l'épatante troupe des Frivolités Parisiennes, n'a décidément pas son pareil pour exhumer des comédies musicales ou opérettes qui ont marqué leur époque soit par leur thème, ou par certaines de leurs chansons comme c'est le cas ici avec « ça vaut mieux que d'attraper la scarlatine », pour n'en citer qu'une.

Paul Misraki pour la musique, André Hornez pour les paroles et Henri Decoin pour le livret. Ce trio choisit de situer son intrigue sur le célèbre paquebot qui fit tant rêver. Rien n'est sérieux ici, et pourtant cette opérette swing de 1936 en dit beaucoup sur son époque, il est question bien entendu de richissimes voyageurs, mais aussi d'ouvrier passager clandestin par amour, le tout traité avec une certaine « frivolité » qui sied si bien à la compagnie qui a décidé de redonner vie à cette œuvre scindée en deux actes, où bien entendu les quiproquos, les chassés croisés propulsent les différents personnages dans états seconds, la malice des uns jouant sur la naïveté des autres pour le plus grand régal du public.

Difficile de résister en effet à ces trouvailles dans les dialogues, dans les lyrics, portés par une troupe sensationnelle, chanteurs comme musiciens qui sont ici tous à saluer.

En outre, même si la scène de la Nouvelle Eve peut sembler exigüe, la mise en scène inventive, qui joue sur le lettrage de Normandie et le fait évoluer au fur et à mesure du spectacle en utilisant les lettres qui conviennent pour désigner tel lieu, telle situation, participe de la réussite générale.

Une reprise est plus que souhaitable !

Ruban Bleu

Par Jean-Marcel Humbert | mar 12 Février 2019 |

Dans son compte rendu de l'enregistrement de 1956, Laurent Bury souligne « cette diction impeccable qui laisse rêveur de nos jours – comment faisaient donc ces artistes pour être à tout instant compréhensibles lorsqu'elles chantaient ? ». Eh bien ne rêvons plus, car les Frivolités parisiennes relèvent haut la main le défi de la diction, que l'on a le grand plaisir ce soir de qualifier d'impeccable. Mais ce n'est pas tout, et la troupe sait aussi s'identifier de manière confondante au style de l'époque, comme elle le fait à chaque nouvelle production. Ici, ça swingue, le rythme est effréné, jamais un temps mort, et alors que l'enregistrement ne nous offrait qu'une heure et demie, ce spectacle de deux heures et demie avec tous les couplets des airs, et des textes parlés parfaitement joués, passe comme un éclair, au milieu des rires (des spectateurs), des nombreux applaudissements, et de la bonne humeur générale.

Il faut dire que l'œuvre a été créée sous le Front populaire après d'importantes luttes sociales, période qui n'est pas sans rappeler les moments que nous vivons aujourd'hui (air « On n'est jamais content de ce qu'on a... »). Mais en même temps, elle surfe sur l'un des grands événements de l'époque, le lancement et les premières traversées du Normandie, le plus grand paquebot du monde et parangon des Arts décoratifs. De son côté, la musique est bien dans l'air du temps, Frank Churchill n'est jamais loin, ni Oscar Straus et ses *Trois valse*s, alors que *My Fair Lady* perce déjà... Mais les chanteurs-comédiens-danseurs ne forcent pas sur la connivence et évitent les effets appuyés, leur préférant une certaine distanciation qui replace au second degré beaucoup d'effets comiques, réjouissant d'autant plus l'assistance. Même si peu de jeunes dans la salle en possèdent toutes les clés, comme par exemple que le *Sphinx* dont on parle souvent dans le spectacle était la grande et luxueuse maison close de Montparnasse ouverte en 1931. La mise en scène de Christophe Mirambeau, d'une redoutable efficacité, s'appuie sur des éléments scéniques simples – de grandes lettres qui composent des mots pour désigner soit un lieu, soit le sens d'une scène – et des costumes féminins de Casilda Desazars d'une classe digne des passagères de première classe du Normandie.

Le trio féminin, héritier des trois cousines de *La Périchole* et des trois petites écolières du *Mikado*, campe trois personnages bien différenciés selon les règles du genre, qui courent respectivement le télégraphiste, le professeur d'éducation physique du bord, et un garçon d'ascenseur passager clandestin. Mylène Bourbeau (Betty), Marion Tassou (Barbara) et Caroline Michel (Margaret) ont des voix lyriques délicieuses et une technique vocale bien assurée. Dans un genre tout différent, Sandrine Buendia (Catherine) est une éblouissante croqueuse de diamants dont les attitudes parodient Rita Hayworth (Gilda) tandis qu'elle tisse avec humour une solide toile d'araignée pour attraper les pigeons de passage. La voix est charnue et sensuelle, la comédienne irrésistible, un régal. Les autres personnages féminins sont tout aussi bien campés, que ce soit l'amusante et autoritaire mère du pasteur (Caroline Roëlands) ou le quatuor d'affriolantes jeunes filles.

Côté masculin, les jeunes prétendants Roland (Guillaume Paire), Georges (Pierre Babolat) et Petit Louis (Guillaume Beaujolais) maintiennent un excellent équilibre vocal avec leurs soupirantes, tout en apportant un contrepoint comique aux pères milliardaires de ces jeunes femmes, Jim (Jeff Broussoux), Ralph (Denis Mignien) et John (Richard Delestre), qui ont bien fait d'éviter l'accent américain. Tous savent parfaitement, tout comme leurs consœurs, chanter, danser et jouer la comédie, ce que font également très bien Halidou Nombre, très élégant barman, et Guillaume Durand, amusant et bondissant pasteur habitué à jouer des claquettes au *Sphinx* (un peu comme Sim dans une boîte de nuit avec sa *Jolie petite libellule* dans *Elle Boit pas...!*), sans oublier Patrick Laviosa, le chef-Commandant qui en plus du piano et de l'accordéon, assure la bonne marche du navire transatlantique... et celle d'un orchestre sensationnel.

Bref, un spectacle vraiment épatant, d'où l'on sort avec le sourire aux lèvres et des refrains entraînants plein les oreilles. Avec en prime une maxime philosophique : rien n'a trop d'importance, et au total, *Ça vaut mieux que d'attraper la scarlatine!*

Les Frivolités Parisiennes décidément en forme

Par Florent Coudeyrat | mar 12 Février 2019 |

La Nouvelle Ève serait-elle devenue le nouvel écrin choyé par les amateurs de comédie musicale ? Deux ans après avoir présenté *Un soir de réveillon* de Raoul Moretti, la salle délicieusement kitsch et habituellement dédiée aux revues de cabaret accueille la recreation de l'une des opérettes les plus fameuses des années 1930 : *Normandie* de Paul Misraki (1908-1998).

Parmi les grands fleurons de l'industrie navale française figure à cette époque le paquebot éponyme: le plus grand au monde à sa mise en service en 1935, de quoi flatter la fierté hexagonale. Surfant sur la notoriété de cet événement, Paul Misraki compose dès l'année suivante une opérette en deux actes, avec pas moins d'une douzaine de comédiens-chanteurs: un hommage au gigantisme du paquebot ? La création aux Bouffes-Parisiens nous rappelle combien Offenbach savait lui aussi judicieusement profiter de l'actualité : *La Vie parisienne* créé en 1866 n'était-elle pas une carte postale rêvée pour l'ensemble des visiteurs de l'Exposition universelle parisienne de 1867, avides des plaisirs licencieux de la capitale ? Quoiqu'il en soit, cet opportunisme n'empêche pas d'écrire de la bonne musique, ce que les auditeurs de la Nouvelle Eve ont pu constater lundi soir, pour l'une des deux représentations parisiennes données après la création au Théâtre impérial de Compiègne, l'institution à l'origine de cette résurrection, avec Christophe Mirambeau.

Comme nous avons pu le constater avec *Azor* (1932), récemment monté à l'Athénée avec d'anciens membres des Brigands, la comédie musicale des années 1930 mêle différentes influences : Misraki va plus loin encore et convoque le jazz, bien sûr (avec la présence insolite de la batterie dans l'adaptation ici réalisée), tout autant qu'une variété infinie de musiques de son temps, du tango à la samba. D'où l'impression constante d'une musique toujours inventive et d'une bonne humeur communicative, particulièrement bien orchestrée par un compositeur qui fait carrière autant dans le cinéma que la chanson, avec Ray Ventura, Brassens, Montand, Salvador et tant d'autres. Il revient au librettiste et cinéaste Henri Decoin, plus connu en tant qu'époux de Danielle Darrieux, l'écriture de l'excellent livret, aux réparties finement ciselées avec le parolier André Hornez : la chanson humoristique «Ca vaut mieux que d'attraper la scarlatine», où l'ensemble des protagonistes y va de son couplet à tour de rôle, n'est-elle pas l'un des grands succès de l'ouvrage, encore connu de nos jours ?

Les extraits disponibles sur le site de référence de la comédie musicale permettent de considérer combien l'équipe de Ray Ventura, à l'origine de la création, tourne davantage l'ouvrage vers une gouaille parisienne facile, là où *Les Frivolités Parisiennes* jouent davantage sur un savant dosage entre l'expression d'un chant harmonieux et l'efficacité théâtrale attendue. Si l'on excepte les accélérations où l'on tend parfois l'oreille afin de bien saisir le sens de chaque répartie, la soirée permet de découvrir des interprètes au niveau homogène, tous admirablement engagés au service de la production. Ainsi de la lumineuse Sandrine Buendia (Catherine), dont chacune des interventions est un ravissement, tant le rôle de vamp lui va comme un gant. L'aisance vocale, d'une souplesse confondante dans l'émission, n'est pas en reste, de même que les autres interprètes féminines, toutes au niveau.

Les qualités vocales sont plus disparates côté masculin, tout en proposant un niveau théâtral plus percutant en comparaison. Il est vrai que la mise en scène efficace de Christophe Mirambeau s'attache à caractériser chaque personnage avec une attention millimétrée, tout en ajoutant un jeu avec les lettres du mot «paquebot» pour figurer d'autres mots révélateurs des différents états d'âme.

On mentionnera enfin un superlatif Orchestre des Frivolités parisiennes, conduit de main de maître depuis le piano par l'excellent Patrick Laviosa, décidément inspiré par les huis clos maritimes après l'écriture de sa comédie musicale *Panique à bord*, montée au Vingtième Théâtre voilà déjà douze ans.